

LA PART DU TAM-TAM DANS L'ART NÉGRO-AFRICAIN TRADITIONNEL

cérémonies rituelles, naissances...

Nous terminons ici le voyage commencé dans le numéro précédent. Il est vrai que depuis, la renaissance du tam-tam a connu un essor formidable puisqu'il a réussi à sortir du cadre traditionnel négro-africain pour certaines fois apparaître dans des circonstances inattendues comme lors des spectacles Crescen-

d'O.

PATRICE JOSEPH LHONI

Mais, bien souvent, l'on ignore cet autre aspect, peut-être plus positif entre autres, du tam-tam dans notre vie sociale traditionnelle : le tam-tam ne bourdonne pas, ne résonne pas seulement, il parle ! Grâce à son caractère bruyant (le tam-tam est conçu pour de grands espaces), il servait d'instrument de ralliement, d'annonceur de bonne ou mauvaise nouvelle et d'invitation à la danse ou à la guerre (le son variait suivant la circonstance). Dans tous les cas, le tam-tam transmettait des messages. On connaît les célèbres mots *tambourinés* des tribus de l'Oubangui, en République Centrafricaine.

L'autre soir, j'assistais à une danse Bakongo de Boko, au rond-point de la Paix, à Moungali. Les danseurs avaient arboré la tenue spéciale, car il faut une tenue spéciale pour danser le *Mtuta*, c'est le nom de la danse.

Les danseurs, donc, mettent, à partir des reins, un certain nombre de pagnes ou draps de lit plissés qu'ils laissent tomber jusqu'à la cheville, tandis que la partie supérieure retombe en éventail sur la crou-

pe. Le torse des danseurs reste généralement nu. Et, un à un ou par groupe, ils exécutent leurs mouvements, soit qu'ils piétinent sur place, soit qu'ils avancent au milieu du cercle de danse, en marquant 1, 2 ou 3 pas en avant et en arrière ; nouveau piétinement sur place, puis le mouvement d'avant en arrière se répète, autant que le veut le danseur, non, autant que le veut le tam-tam. Oui, autant que le veut le tam-tam. Et c'est ici la raison pour laquelle j'ai pris cet exemple, moins pour décrire la danse elle-même que pour souligner le rapport, l'intimité même, qui existe entre le danseur et l'instrument. Cet instrument dicte donc au danseur sa cadence. Le danseur s'exécute donc fidèlement. (On dira, entre parenthèses, que partout ailleurs, l'on danse selon le rythme de la musique proposée. Certes). Mais ici, les trois danseurs qui s'étaient détachés du rang et dansaient depuis un moment au milieu du cercle, s'interrompirent soudain. Le tam-tam venait tout à coup de briser le rythme et se mit à égrener des notes, sur un ton plus sec, péremptoire, s'entrecoupant. Les trois danseurs évacuèrent le

cercle pour rejoindre le rang. Un nommé Mahoungou, un des danseurs, se détacha alors du rang, vint au centre du cercle, et se mit à entonner un nouveau chant. Et voilà ! le tam-tam avait parlé ! Il avait réclamé Mahoungou pour passer à une nouvelle chanson et un nouveau rythme. Mahoungou avait exécuté l'ordre ; le tam-tam le remercia, à sa façon, « ntondele », et la danse reprit, endiablée !

On ne saurait donc nier, à l'époque où sont ignorés télégraphe, téléphone, radio et télévision, l'importance du rôle du tam-tam dans les relations sociales. Ce rôle, très multiple, peut ainsi se résumer :

- Le tam-tam fait danser ; psychologiquement, il délivre et guérit, quoique momentanément, des servitudes de la vie (poids des soucis de tous genres) ;

- Il soutient la méditation dans les veillées : l'esprit s'échappe de l'enveloppe physique pour errer, sur les notes ailées du tam-tam, dans les zones éthérées de l'imagination ;

- Le tam-tam est porteur de messages et établit la liaison entre villages. Il est un mode d'expression aussi vivant que la parole, le cinéma ou le théâtre.

Ce qui reste du tam-tam dans le contexte de l'évolution actuelle.

La personnalité congolaise, trois quarts de siècle, étouffée, s'est libérée du joug colonial. Mais quel n'a pas été notre ahurissement, au lendemain de l'indépendance politique, de constater que nous avions tout perdu de ce qui nous différençait des autres peuples de la terre : nous n'étions plus nous-mêmes ! Tout, dans le parler, l'habit, nous trahissait. Nous ne savions plus rien de la manière de s'administrer de nos pères dont nous ne savons plus parler les langages. Nous avons oublié qu'ils savaient tisser le raphia ; qu'ils connaissaient des plantes médicinales dont les effets étaient immédiats ; que l'honnêteté passait avant la fortune ; et que la femme était de bonnes mœurs, et jouissait de beaucoup de respect, que sais-je ?

Non pas que les formes nouvelles de

vivre, de penser, de travailler nous aient causé du tort, bien au contraire. Grâce à la colonisation (je dis bien grâce) nous avons élargi le champ de nos connaissances, et avons goûté au plaisir d'aller à bicyclette, en auto, d'écouter la radio, d'aller au cinéma ou de regarder la télévision. Et, de surcroît, nous nous sentons solidaires des autres peuples de la terre. Lorsque la guerre éclate au Vietnam, nous déplorons ce fléau et compatissons au sort des Vietnamiens. D'abord parce que c'est humain que nous souffrions avec d'autres hommes comme nous, éprouvés sur leur propre terre par une ingérence étrangère, alors qu'ils ne demandent qu'à vivre en paix, comme d'autres hommes. Ensuite, parce que cette guerre nous concerne, à des milliers de kilomètres de son champ, dans la pire des hypothèses où, à cause de l'entêtement des *Yankees*, elle se généralisait, pour se muer - tel un feu de brousse - en conflit mondial. Enfin chacun de nous a une conscience aiguë de ce phénomène caractéristique de notre XX^e siècle : la solidarité internationale, avec ses *grands ensembles*, l'O.N.U., l'O.U.A., la C.E.E., etc...

Or, justement, au sein de ces *grands ensembles*, il est exigé de chaque peuple une part de contribution pour l'établissement d'une Civilisation Universelle qui ne soit plus celle de l'Europe, mais une résultante de l'ascétisme asiatique, de l'*émotivisme* (qu'on me passe le mot) africain, et de la dialectique européenne.

Et nous ne sommes pas du *Tiers Monde* parce que nous manquons de vertus ! Nous le sommes davantage parce que nous nous ignorons nous-mêmes, ignorant aussi bien notre potentiel économique que nos facultés intellectuelles. C'est ce défaut que nous avons de tout laisser *croupir*, de ne rien *exploiter* de nos possibilités (quand bien même nous en aurions les moyens). C'est ce défaut, dis-je, qui fait de nous les enfants d'une *sixième* partie du monde, qui se situerait entre ciel et terre, c'est-à-

Et voilà ! le tam-tam avait parlé ! Il avait réclamé Mahoungou pour passer à une nouvelle chanson et un nouveau rythme. Mahoungou avait exécuté l'ordre ; le tam-tam le remercia, à sa façon, « ntondele », et la danse reprit, endiablée !



© Dessin : Emblème Ballet Théâtre Lemba

dire sans attaches, ni racines, ni alliances, avec son passé.

Il faut donc partir de soi-même, compter tout d'abord sur soi-même. Socrate enseignait la connaissance de soi : *Connais-toi toi-même. Faute de quoi, on ne connaîtrait ni apprécierait les autres.* Entreprendre la connaissance de soi ce n'est pas se livrer à un simple jeu de curiosité ni d'autosatisfaction. C'est se prouver à soi-même qu'on est détenteur d'une certaine dose d'orgueil — pourquoi pas ? — de ses origines, et de son rang dans le monde et par rapport aux autres.

Partir de soi, c'est-à-dire du testament des ancêtres, de tout le patrimoine qu'ils nous ont légué. Ce patrimoine peut ne pas être riche. Mais les premiers avions n'étaient ni supersoniques ni à réaction. Il a incombé à la postérité le devoir de les perfectionner. Elle n'a pas failli à sa mission de relève.

Se connaître soi-même et après, après seulement, se comparer aux autres, se situer par rapport à eux. On arrive alors à mieux se définir, à constater ses qualités, ses défauts ou ses tares, ses lacunes aussi. On est alors *conscient* de ce qu'on peut apporter dans la grande famille internationale humaine. De ce qu'on peut attendre

aussi des autres, pour étoffer ou enrichir ses valeurs propres !

Mais je m'écarte du propos, et je vais seulement retenir une idée hâtivement exprimée au cours de mes digressions : le patrimoine culturel dont nous avons hérité, nous avons l'obligation de l'inventorier et de le développer, le faire fructifier et le perfectionner.

J'ai dit plus haut que le tam-tam contribuait à la guérison des malades. Les temps ne sont sans doute pas proches où nos médecins s'en serviraient dans leur thérapeutique. Et cependant, et ailleurs, les soldats qu'on envoie se faire tuer au front défilent, en chantant, parmi les roulements des tambours, et sous les accents de la fanfare ! Car la musique a ce don particulier d'enhardir, et de guérir de la peur devant la mort !

Mais le tam-tam traditionnel était essentiellement un mode d'expression, je l'ai dit, aussi vivant que la parole, le cinéma ou le théâtre : il exprimait nos joies aussi bien que nos peines. À ce titre, le tam-tam doit continuer à être un instrument au service de nos sociétés modernes, quoique son intégration dans la musique moderne ne soit sans doute pas chose aisée. Les rythmes des danses modernes sont à deux temps (paso-doble), à trois temps (valse), à quatre temps (airs martiaux), tandis que le tam-tam est soumis au mode binaire.

Dans l'un et l'autre cas, il s'agit, pour nous, de mener de front deux tâches distinctes :

- Sauvegarder le rôle traditionnel du tam-tam, car, quoi qu'on dise, même les pays fortement industrialisés ont conservé jalousement leur folklore, et leurs instruments nationaux, tels les *binious* bretons ;
- Adapter, si possible, le tam-tam au rythme des danses modernes.

Notre engouement pour la musique dite de la guitare a relégué le tam-tam au rancart. C'est un bien grand honneur que nous nous ferions à nous mêmes de l'y sortir, et de le remettre à l'honneur dans nos fêtes ! □

- Sauvegarder le rôle traditionnel du tam-tam, car, quoi qu'on dise, même les pays fortement industrialisés ont conservé jalousement leur folklore, et leurs instruments nationaux, tels les « *binious* » bretons ;
- Adapter, si possible, le tam-tam au rythme des danses modernes.

Batteurs de tam-tam
Huile & Sable sur Toile
Aurole

